

POESIE

SOIR D'ÉTÉ

“ Majoresque cadunt altis de montibus umbræ
“ O fortunatos nimium... — VIRGILE.

Comme un disque de flamme, à l'horizon lointain,
Le soleil, roi du jour, le soleil qui s'éteint,
Projeté à l'infini l'ombre au pied des collines,
Et déjà, dans l'espace, au-dessus des chaumières,
Roulant sur elle-même en replis blancs et bleus,
La fumée indécise ondule sous les cieux.
C'est l'heure du retour. Secouant la poussière
Qui blanchit ses souliers le paysan joyeux
Entonne en chevrotant le refrain des aïeux
Et, la faux sur le bras, traverse la jachère
Qui le sépare encore de son humble chaumière.
Au rustique abreuvoir les grands bœufs haletants
Se dirigent alors de leurs pas lourds et lents
Tandis que le cri-cri suspendu dans les herbes
Et le grillon nocturne au sein fané des gerbes
Aux grands bleds onduleux vont annoncer la nuit.
La nuit serène et lente et le jour qui faiblit.
Heureux instants du soir où chacun se repose,
Où la brise de l'Est, à la pervenche close,
Au passant qui chemine, au front du laboureur
Vient porter en bruissant le calme et la fraîcheur ;
Heureux instants du soir où la campagne entière,
Exhale en s'endormant sa tranquille prière,
Et laisse l'âme seule et lasse de souffrir
Croire encore à l'amour et se ressouvenir
Où le sable mobile et les fleurettes blanches
Et l'abeille lativ et la feuille des branches
Et le vent triste, tiède au sein des rameaux verts
Où s'agitent des nids en de confus couverts,
Et les guérets fumants et l'églantier sauvage
Et l'étoile qui brille ou dort en un nuage
Et la terre et les flots vont se disant en chœur :
“ Heureux l'homme des champs qui connaît son bonheur ! ”

HENRI GASTON.

Montréal, février 1890

LES TROIS MOUCHES

Je vais raconter l'histoire lamentable de trois pauvres petites mouches. On verra par ce récit fidèle, quelles furent les conséquences déplorables de leur désobéissance filiale en usant des aliments préparés par la main de l'homme. Puissent les terribles malheurs dont elles furent les victimes, servir de leçon aux générations présentes et à venir.

I. — LES ADIEUX

Madame la Mouche avait trois enfants. Elle n'était pas veuve, mais son mari, pris d'une passion irrésistible pour les voyages, était parti un beau jour, et depuis ce temps on n'en avait plus jamais eu de nouvelles. La pauvre délaissée, fidèle au serment donné, avait supporté son malheureux sort avec une noble résignation, consacrant tous ses soins à l'éducation de son fils, Muscarello, et de ses deux filles, Muscabella et Muscadine.

Quand les enfants atteignirent leur majorité et qu'ils eurent appris tout ce qu'elle pouvait leur enseigner, Mme la Mouche les appela un jour à ses côtés, et les embrassant dans un regard plein de tendresse, elle leur dit avec la plus vive émotion :

— Mes chers enfants, le temps est venu pour vous de compléter l'éducation que j'ai cherché à vous inculquer. Vous devez me quitter pour parcourir le monde afin d'apprendre de notre mère Nature ce qu'elle réserve à ceux qui ont à cœur de profiter de ses enseignements. Les voyages sont nécessaires à la jeunesse. Ils développent l'intelligence en lui donnant l'opportunité de voir les choses les plus variées et de les comparer entre elles. Ils fortifieront et adouciront vos cœurs en vous initiant aux jouissances et aux misères qui sont le partage de notre race. Allez, mes enfants, recueillez des observations sur chaque sujet, acquérez l'expérience dans les chemins de la vie, car sans cette expérience, vous ne pourriez jamais devenir des êtres utiles à vous-mêmes et aux autres. Mais avant que je vous bénisse en vous quittant, écoutez un dernier conseil de votre mère qui vous aime, qui n'a jamais hésité devant aucun sacrifice pour vous rendre heureux, et qui veut vous prémunir contre les dangers que vous pourrez rencontrer dans votre carrière.

“ Le monde entier est ouvert aux Mouches. Il leur appartient, il a été créé pour elles. Partout elles trouvent une nourriture douce et miellée préparée pour elles par Dame Nature. Fleurs, fruits, grains, animaux, tout est à vous. N'hésitez pas

à satisfaire votre appétit sur les aliments que le Créateur a placés pour vous en chaque endroit. Mais je vous en supplie, sur votre vie, oh, gardez-vous de toucher jamais ce qui aura été préparé par la main de l'homme. L'homme est un animal sauvage, barbare, sans honneur, sans pitié, sans vertu. Il se vante d'être le roi de toutes les créatures, et il cherche à prouver sa prétention en les exterminant sans scrupule, sans remords, à tous propos. Tout ce qui touche à l'homme ou vient de l'homme est contaminé ! Il ment dans ses paroles, dans ses travaux, dans toutes ses actions. Il déteste notre race. Aussitôt que ses enfants, qu'il élève avec les plus grandes difficultés, sont devenus assez grands pour apprendre une certaine langue ancienne qu'on appelle le Latin, on lui met en main un livre qui contient cette maxime : *Puer abige muscas*. Oh ! mes chers enfants, évitez l'homme, gardez-vous de toucher à ce qui vient de lui ! Faites-moi la promesse solennelle que, sur ce point, vous vous conformerez à mes recommandations.”

Les trois jeunes Mouches pouvaient à grand peine retenir les sanglots qui les suffoquaient, et d'une voix tremblante, ils dirent :

— Nous le promettons !

— Je n'espérais rien moins de votre part. Maintenant que je suis rassurée par cette promesse, je n'ai plus rien à craindre pour vous, mes bien chers enfants. Muscarello, mon fils, je confie tes deux sœurs à ta garde. Tu es né quelques secondes avant elles, tu es leur aîné, tu seras leur protecteur. J'ai souvent admiré la force de tes ailes, l'agilité de tes jambes, la vivacité de ton intelligence. Mets à profit ces précieux dons de la nature, pour veiller sur elles, pour défendre mes filles, pour les empêcher de tomber dans les périls auxquels peuvent être exposées des mouches jeunes et inexpérimentées. Reçois-les de ma main comme un précieux trésor dont tu auras à me rendre compte un jour.

“ Si les circonstances vous mènent à Miapolis, et que vous y rencontriez votre père, dites lui que sa fidèle compagne attend impatiemment son retour au foyer commun.

“ Et maintenant, allons nous reposer pour être forts. Cette nuit, nous dormirons encore ensemble, sous le même toit, mais demain matin, aussitôt que la brume sera dispersée, et que nous aurons pris notre premier repas, vous commencerez votre voyage. Dans vos pérégrinations à travers le monde n'oubliez pas votre mère désolée qui ne cessera de penser à vous, d'appeler sur vous les bénédictions du Ciel ”.

II. — LE VIN

Le lendemain matin, la mère bénit ses enfants, les pressa tendrement sur son cœur avant leur départ et les suivit tristement des yeux longtemps même après qu'elles ne put plus les distinguer dans les airs. Au moment même où les jeunes mouches disparaissaient dans l'espace, un Auvergnat passait jouant sur son orgue l'air : *Gloria Dei*.

— Comme le monde est grand et beau ! exclamait Muscarello ; et ses sœurs enchantées, remplissaient l'air de leurs petits cris de joie, en promenant leurs regards ravis sur les merveilles de la nature qui les entouraient de toutes parts. Elles se disaient entre elles :

— Oh ! que de précieux souvenirs, que de grandes et douces impressions nous allons amasser pour le temps du repos ! Nous aurons bien des aventures merveilleuses à raconter à nos petits enfants si nous avons le bonheur d'en avoir un jour !

Vers la fin du jour, accablés de fatigues, mais ivres d'enthousiasme et de jouissance, les trois voyageurs établirent leurs quartiers sur un gigantesque sycamore où ils passèrent leur première nuit, protégés contre l'humidité par une feuille. Muscadine, la plus jeune des deux sœurs, qui avait une charmante voix, fit entendre une de ces douces chansons que leur mère avait souvent chantées en les endormant dans leur berceau. Cette mélodie leur rappelait les jours délicieux de leur enfance, et quand le sommeil réparateur eut enfin fermé leurs yeux, des songes amis accoururent en foule et les reportèrent vers le toit maternel où ils avaient passé des jours si heureux, voltigeant et folâtrant sous l'œil protecteur de leur tendre mère.

Le jour suivant, avant de se remettre en route,

les voyageurs prirent un bain réconfortant dans une perle de rosée qui brillait au sommet d'un brin d'herbe. Après s'être séchés au soleil et avoir soigneusement nettoyé leurs ailes, ils reprirent leur vol dans l'espace. Leur course fut soudainement contrariée par une averse, comme ils passaient au-dessus d'un château, et ils se réfugièrent au plus vite dans la somptueuse salle à manger. La table était couverte de magnifiques argenteries et de coupes de cristal, transparentes comme l'eau la plus limpide, ainsi que cela a lieu dans les maisons opulentes. Un domestique, qui était près de la table, remplissant un verre d'un liquide pourpre, le but d'un trait et dit :

— Que mon maître est heureux de pouvoir boire autant qu'il veut d'un si bon vin. C'est du nectar !

Il se versa un nouveau verre et se disposait à le boire, mais il le cacha vite derrière le buffet, en entendant le maître entrer dans la salle.

Muscadine qui était une curieuse petite mouche, regardant le verre, s'écria :

— Quelle belle et riche couleur a le vin ! Il doit avoir aussi un arôme délicieux. J'ai envie d'y goûter.

Muscarello la reprit vivement et lui dit :

— As-tu donc oublié les avis de notre bonne mère qui nous a fait promettre de ne toucher à aucune chose faite par la main de l'homme ?

Muscadine, retroussant son petit nez et relevant ses ailes d'un air suffisant, répliqua :

— Le vin est un produit de la nature, il est fait avec le jus du raisin. As-tu donc oublié la vieille Drone qui venait dîner avec nous le dimanche ? Elle était excessivement gaie, gambadait dans la chambre de la manière la plus comique et m'embrassait follement ; elle chantait des chansons si drôles ! Quand je lui demandais : “ Pourquoi es-tu si gaie, mère Drone ? ” elle me répondait : “ J'ai bu deux gouttes de vin, et cela me rend le cœur léger. ” Oui, frère Muscarello, le vin n'est pas autre chose que le jus du raisin. L'homme ne peut pas le falsifier, et malgré ta mauvaise humeur, je veux y goûter.

Sur ces mots, l'imprudente vole vers le bord du verre, plonge sa trompe dans le liquide vermeil, prend un bon coup et retourne vers sa sœur qui la blâme pour sa désobéissance ; Muscarello était très indigné et se disposait à la réprimander, mais il s'arrêta terrifié en voyant la pâleur subite de la malheureuse Muscadine.

Ses yeux accusaient une grande souffrance, son corps était secoué par le frisson qui faisait trembler ses ailes. D'une voix mourante elle soupira “ Mère ! ” et elle tomba sur le dos, les pattes roides. Ses lèvres firent un dernier mouvement. Muscadine était morte !... *Le vin était falsifié !...*

III. — LE LAIT

Inconsolables dans leur douleur, Muscarello et Muscabella transportèrent le corps de la pauvre petite Muscadine dans le parc. Ils creusèrent une tombe au pied d'un saule pleureur et y déposèrent le corps de leur sœur qu'ils recouvrirent d'une feuille pour l'empêcher d'être dévoré par les bêtes sauvages, comme les moineaux et les lézards, toujours à la recherche d'une proie facile. Alors, ils quittèrent tristement le lieu funèbre où reposait pour toujours leur bien-aimée sœur qui leur avait été ravie si soudainement. La nuit suivante fut longue et douloureuse, remplie des rêves les plus pénibles. Au milieu des sanglots, ils commencèrent à parler de leur chère Muscadine, se rappelant sa gaieté, sa gentillesse, sa grâce et même sa coquetterie mutine toute pleine d'attraits. Ils se représentaient la douleur navrante de leur mère à cette nouvelle fatale. Jamais, non jamais il n'avait existé d'aussi misérables petites Mouches. Cette nuit presque sans sommeil avait brisé le frère et la sœur, mais ils avaient hâte de quitter des lieux aussi funestes, et aussitôt que le soleil parut, il reprirent le cours de leur voyage. Echangeant à peine de temps à autre une rare parole, ils cheminaient mornes et silencieux, insouciantes des scènes splendides qu'offrait la Nature et qui les avait d'abord tant émerveillés.

Ils prirent leur premier repos dans une ferme qui se trouvait sur la limite d'un petit village.